

Le Repenti
Les années de plomb
El taajib, Algérie / France, 2012, 1 h 27

Francine Laurendeau

Number 285, July–August 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69702ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laurendeau, F. (2013). Review of [Le Repenti : les années de plomb / *El taajib*, Algérie / France, 2012, 1 h 27]. *Séquences*, (285), 55–55.

Le Repenti

Les années de plomb

Inattendu, implacable et fulgurant, le dénouement de ce film hantera longtemps la mémoire du spectateur.

Francine Laurendeau

Algérie, région des hauts plateaux. Un homme court dans les champs enneigés. Quittant le maquis des terroristes islamistes, dont il faisait partie, Rachid fuit vers son village où, seuls, ses parents lui feront bon accueil. Mais il poursuivra sa fuite vers la ville pour se rendre à la police, restituer son arme et jurer qu'il n'a été coupable d'aucune violence. Et selon la nouvelle politique de pardon et de concorde civile, il bénéficiera alors d'une amnistie et deviendra un «repenti». On va lui trouver un emploi de serveur dans un café.

«En 1999, raconte le réalisateur, lorsque je suis retourné en Algérie après sept ans d'absence, j'ai retrouvé un pays où régnait un optimisme étonnant et irréel.»

Lakhdar est pharmacien. Intellectuel, démocrate, il vit seul avec, le soir, un verre de vin pour tout réconfort. Sa vie n'est pas facile. Il doit se battre quotidiennement contre la bureaucratie pour obtenir les médicaments dont sa clientèle a besoin. C'est un solitaire. On va comprendre qu'un drame a miné sa vie.

Il y a quelques années, parce que Lakhdar avait refusé d'être leur complice, des djihadistes ont enlevé et assassiné sa fille. Cette tragédie a brisé le couple qu'il formait avec Djamilia qui l'a quitté et vit désormais dans une autre ville. Or, voici que Rachid, qui a reconnu Lakhdar, lui propose un marché: moyennant une somme d'argent, il va le conduire à l'endroit où sa fille a été enterrée. Le pharmacien accepte et fait venir Djamilia. Ils sont tous deux horrifiés: ils ont l'impression de revivre leur cauchemar d'il y a cinq ans. Randonnée funèbre. La voiture, conduite par Lakhdar et

guidée par Rachid, parcourt longuement la lande jusqu'à la forêt où se trouve la sépulture. Surprenant comme un coup de tonnerre mais tristement plausible, l'épilogue est d'un pessimisme absolu.

Le cinéaste algérien Merzak Allouache s'est attaché à raconter son pays, ses problèmes, ses espoirs. Dans *Harragas* (2009), qu'on a pu revoir récemment à TFO, il décrivait le périple dangereux d'un groupe d'amis qui tentent clandestinement de traverser la Méditerranée pour trouver du travail en Europe. Dès *Omar Gatlato* (1976), son premier long métrage, il s'intéressait à ces jeunes qui allaient noyer leur chagrin dans les bars. Quelques années plus tard, ces mêmes jeunes ont bifurqué vers les mosquées. Les Algériens ont connu les années noires du terrorisme et se sont entredéchirés.

«En 1999, raconte le réalisateur, lorsque je suis retourné en Algérie après sept ans d'absence, j'ai retrouvé un pays où régnait un optimisme étonnant et irréel. Les Algériens découvraient un nouveau mot: *repenti*, désignant ceux qui abandonnaient la lutte armée et se plaçaient sous l'autorité de l'État. C'est au cours de cette période *euphorique* que j'ai découvert un petit article racontant la terrible histoire d'un homme qui avait été contacté par un *repenti* qui lui proposait un horrible marché. Cette histoire m'a tellement hanté que j'ai décidé de faire ce film dans l'Algérie d'aujourd'hui, alors que l'optimisme artificiel a disparu et que, dans certaines régions, la violence terroriste est toujours aussi meurtrière.»

Si le film est captivant dès les premières images, il ne se livre pas facilement. Le scénario est d'une habileté diabolique, ne nous dévoilant que petit à petit les éléments clés de cette histoire complexe. Le choix et la direction des comédiens sont judicieux, évitant la caricature, à commencer par Nabil Asli qui joue Rachid. Un beau jeune homme qu'on sent hésitant, ne sachant pas très bien comment se comporter, lobotomisé en quelque sorte par son séjour chez les terroristes. On sent une profonde tristesse inexprimée chez Lakhdar, et le doute et la méfiance chez le patron du café qui doit engager Rachid. Tous les personnages sont justes, mais ils ne se racontent pas. Cette mise en scène est un choix de narration qui s'exprime par les regards, les silences, les attitudes.

Et surtout, on ressent jusqu'à l'intolérable le fardeau du passé et des mensonges qui entourent l'application de la loi sur la concorde civile: comment croire ces «repentis» qui jurent n'avoir tué ni torturé personne? Les Algériens ne sont pas dupes: comment oublier les violences qu'on a subies? Comment se réconcilier avec ces séries noires? Il faudrait qu'un peuple entier soit frappé d'amnésie. Tel est le thème fondamental de ce film percutant.

■ **EL TAAIB** | Origine: Algérie / France – Année: 2012 – Durée: 1 h 27 – Réal.: Merzak Allouache – Scén.: Merzak Allouache – Images: Mohamed Tayeb Laggoune – Son: Ali Mahfiche, Xavier Thibault, Carole Verner, Julien Perez – Mont.: Sylvie Gadmer – Int.: Nabil Asli (Rachid), Khaled Lakhdar Benaïssa (Lakhdar), Adila Bendimerad (Djamilia) – Prod.: Yacine Diadi – Dist. / Contact: K-Films Amérique.

Photo: Une profonde tristesse inexprimée...

